

Les colonies s'amusement

Autor(en): **Danesi, Marco**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **41 (2004)**

Heft 1612

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1019258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les colonies s'amuse

La routine rassurante des lieux de villégiature au sud des Alpes que l'on retrouve année après année fait le bonheur des Suisses en vacance.

Le marché de Luino, depuis cinq siècles, brave les Migros et les Coop de Suisse alémanique. L'église des consommateurs confédérés en congé célèbre sa messe sur les rives italiennes du lac Majeur. En dialecte, à défaut de latin, et en dépit de l'anglais déjà scolarisé. On descend d'Argovie et de Schaffhouse, de Soleure et d'Appenzell. Les pèlerins s'encolonnent en chemins. Ils klaxonnent et chantent l'alléluia en ligne dans les bouchons. En route vers le plus grand marché d'Europe en semaine, qui brasse jusqu'à trente mille visiteurs les jours d'été et des taxes communales pour trois cents millions d'euros chaque année.

Touristes bronzés à vif et forcés du car Zurich-Luino aller-retour font corps entre les stands (371 hérités de père en fils) gavés de fruits et de chemises import-export. Ils s'attourent dans la moiteur des crèmes solaires et des crèmes maternelles. La chaleur flagelle la *street-parade* des chalands en déshabillé. Aveuglés par l'empilement scientifique des mocassins et des sandales en cuir naturel, ils ignorent tout de Piero Chiara, gloire littéraire de la ville. Réfugié en Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale, il recueille les souvenirs de son séjour dans *Itinerario svizzero*, paru à Lugano en 1950. Ensuite, à partir des années soixante jusqu'à sa mort en 1986, Chiara s'invente romancier et chroniqueur culturel pour le quotidien *Corriere della sera* de Milan.

Le courant des hommes femmes enfants en famille emporte la raison dans le *beat* des poulets en broche. La foule d'Italiens en caleçon mate la procession qui avance en sanglots. Les mains palpent la marchandise. On égrène les prix et les taux de change en bernois, bâlois, haut-valaisan. Les enchères se jouent en schwitterdutsch. Parlé avec la nonchalance béate de vendeurs prêts à tout pour placer un soutien-gorge fané ou une assiette souvenir en miettes.

Luino (quatorze mille habitants) est une colonie de la Confédération, une enclave, une tête de pont. Une banlieue méridionale ouverte toute l'année. Et les touristes suisses s'amuse d'être en colonie. Partir en congé deux semaines, comme du chocolat chaud qui déborderait de son verre trop petit. Le CFF assurent la liaison ferroviaire avec le Tessin et du coup entre les villages italiens à l'écart du réseau national. Les pieds dans le sable, ils barbotent dans les eaux tièdes d'une Italie suisse en expansion. Les frontières sont volatiles, chahutées. Elles zigzaguent au milieu des rochers au gré des époques. Déjà Giuseppe Garibaldi (1807-1882), bras armé de l'unité italienne, malgré sa victoire à Luino en 1848, dut abandonner le Piémont aux Autrichiens, dignes prédecesseurs des mercenaires en culottes et sandales.

A quatre heures de l'après midi la marée humaine se retire. Les avenues du marché s'assèchent abandonnées par le génie helvétique reculant dans les vallées voisines, étirées vers la fraîcheur du réduit alpin. La ville se dégonfle. On reparle italien, jusqu'au mercredi suivant.

L'ocarno transpire à grosses gouttes. Le Festival du film appelle les Suisses. Neuf touristes sur dix ne se déplacent que pour ça. Ils méprisent le pour-cent restant, cette minorité retranchée dans les campings et pensions bon marché qui préfèrent les vallées, la limonade (*gazzosa* en italien) et cet air du sud avant le sud, à la barbe du cinéma qui ne vaut pas le bronzage dévastant les peaux et les cerveaux. On quitte Zurich ou Genève pour la piazza Grande exclusivement. «Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer», chuchote la publicité dorée de La Poste à quelques semaines du vote populaire. En attendant, on l'entretient. Cette année, selon l'obsession consensuelle du pays, on a mis en consultation des nouvelles chaises, histoire de remplacer les anciennes, mortes de rouille et de fatigue. Le confort de sept mille spectateurs par soir rêve de démocratie directe.

Le Festival enfièvre sponsors et autorités locales. UBS, pourvoyeur de fonds historique; Manor, désormais au «centre de la scène»; Swisscom qui «ne soutient pas uniquement l'équipe nationale de ski»; et la Société électrique tessinoise, la plus-value écologique et indigène, payent la note. Plus ou moins neuf millions de francs par édition. La collectivité fait sa part - au nom de la santé économique du canton - et ça roule. Pas de contestation en vue. On se concentre plutôt sur le Tribunal pénal mis en demeure par Christophe Blocher et l'aventure fédérale de Marina Masoni, conseillère d'Etat radicale et nouvelle vice-présidente du parti national en plein renouveau.

Sous un soleil de Satan, les petits bonhommes en noir de la culture trottent d'un écran à l'autre. On les voit arriver en groupe, comme une nuée d'abeilles, féroce et déterminée. Ils ronronnent et butinent avant de s'effondrer au froid des salles climatisées. Après, ils discutent entre résignation et rares moments d'excitations vivifiants. Si rares. Le soir, le rite de la projection en plein air épuise les nerfs asséchés des forçats de la beauté et de l'Office fédéral de la culture, avec son annexe vouée au cinéma, désormais dans le collimateur d'un Pascal Couchepin en forme olympique.

Il faut dire que le festival s'altermondialise. Les droits de l'homme se moquent des ennuis budgétaires du cinéma suisse, toujours indécis entre plan séquence et montage, et des fantasmes gauchistes si bien évoqués par Richard Dindo, vexé de tout son cœur rimbaldien, un rien *Rote Fabrik*. «L'humain d'abord» insiste Irene Bignardi, directrice artistique et tiers-mondiste tenace, avec goût. Les bons sentiments prennent à la gorge les festivaliers, heureux du sous-titrage anglais-allemand. Alors que *risotto* et *luganighe* (saucisses tessinoises pur gras) les comblent déjà. La colonie tient bon dix jours, après c'est la débandade. Les luttes intestines, les jalousies et les températures hivernales de Soleure imposent à nouveau leur routine. Les vacances sont trop courtes. *md*